DT
646
V67d

A
000 612 371
5
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

Vierset

Découverte et l'exploration de l'Oubangi

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

AUGUSTE VIERSET

LA DÉCOUVERTE

ET

L'EXPLORATION DE L'OUBANGI

IMPRIMERIE E. DRYE
23, R. de la Croix de Pierre,
Saint-Gilles-Bruxelles

Auguste VIERSET

LA DÉCOUVERTE

ET

L'EXPLORATION DE L'OUBANGI

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/decouvertelexplo00vier

DT
646
V67d

Au grand explorateur belge

Le Lt Colonel Alphonse Vangèle

je dédie affectueusement ces pages, qui retracent l'une des plus glorieuses périodes de sa carrière africaine.

A. V.

1096106

De toutes les explorations entreprises dans le bassin du Congo, à partir de 1879, et qui assurèrent la prise de possession pacifique du sol, il en est deux surtout qui par l'influence qu'elles exercèrent sur l'avenir de la Colonie belge, eurent une importance considérable.

La première est la conquête en 1883, par le capitaine Hanssens, de la région comprise entre Manyanga et le bassin de Kwilu-Niadi, que parcourait à la même époque l'expédition du capitaine Eliott. La cession de cette province de Niadi à la France, en 1885, facilita le succès de la lutte contre les prétentions portugaises sur l'estuaire du Congo et l'octroi à la Belgique du libre accès de l'embouchure du fleuve.

La seconde est l'exploration de l'Oubangi. Elle a permis à l'Etat Indépendant d'annexer les riches et populeux bassins de l'Ouellé et du M'Bomu et d'obtenir comme frontière nord-ouest, le cours même du fleuve, dont les deux rives avaient été attribuées à la France par la convention de mars 1885, que le roi Léopold II refusa d'ailleurs de ratifier.

C'est l'histoire de cette exploration que nous allons esquisser à grands traits, d'après les rapports officiels et les renseignements précis que nous a fournis le Colonel Vangèle.

La Découverte et l'Exploration

DE

L'OUBANGI

Le prodigieux exploit de Stanley, atteignant la côte occidentale de l'Afrique le 9 Avril 1877, trois ans après son départ de Zanzibar, avait provoqué dans le monde la plus grande et la plus légitime émotion.

Quand le croquis de cette audacieuse traversée du Continent noir parut le 12 novembre dans le " Daily-Telegraph " le roi Léopold II comprit qu'il fallait modifier l'orientation des efforts tentés pour la conquête de l'Afrique centrale, et abandonner Bagamoyo et Zanzibar pour Banana et Boma.

Le Comité d'études du Haut Congo, fondé le 25 novembre 1878, prépara le plan d'action avec une rapidité, une discrétion et une unité de vues déconcertantes. Stanley, qui dès son retour avait adhéré à ces projets, était arrivé à Boma en août 1879. Déja quelques petits steamers mouillaient dans la crique de Banana.

En septembre le grand explorateur jetait les fondements de la station de Vivi, puis entreprenait le transport des steamers démontés à travers cette région des cataractes qui depuis tant de siècles défendait les approches du Haut-Fleuve. On sait quels travaux

herculéens nécessita cette marche obstinée par des pentes abruptes, des descentes rapides, des forêts vierges, des marais fétides, des rocs que la mine devait entr'ouvrir pour livrer passage. La colonne expéditionnaire s'égrenait le long de ce calvaire.

Le 7 novembre, sur les bords du Nyongena, Stanley fit la rencontre du comte Savorgnan de Brazza qu'il voyait pour la première fois. Dans une expédition sur l'Ogoué en 1875, celui-ci avait parcouru cinq cents kilomètres et avait dû s'arrêter au fleuve Alima, affluent de droite du Congo. Rentré en Europe en 1878, il y avait appris les grandes découvertes de Stanley. Sitôt rétabli de ses fatigues, il avait repris le chemin de l'Afrique, et en février 1880, au moment où Stanley reconnaissait la contrée en amont de Vivi pour y établir une route carrossable, de Brazza remontait à nouveau l'Ogoué. Il apprit à Stanley qu'il avait pu gagner le Pool et qu'il y avait installé un poste.

Tandis que de Brazza redescendait à Vivi pour se rendre par paquebot au Gabon, Stanley poursuivit sa tâche gigantesque et atteignit Isangila le 21 février 1881 après avoir construit une route de quatre-vingt-trois kilomètres. Il y fut rejoint par les lieutenants belges Braconnier, Harou, Valke, Orban, et le sous-lieutenant Janssen, qui fut installé à M'Suata et se noya en pirogue pendant une tornade.

Les steamers le Royal et l'En Avant ayant été mis à l'eau, Stanley remonta le fleuve et créa le 1 mai un poste à Manyanga où il laissa Harou. Le lieutenant Janssen commandait à Isangila. Au cours d'une reconnaissance vers le Stanley-Pool, sur les bords du fleuve Gordon-Bennet, Stanley rencontra le sergent sénégalais Malamine. Obéissant aux ordres de son chef de Brazza, le sergent présenta à Stanley le traité par lequel le roi Makoko cédait à la France le territoire compris entre

le fleuve Gordon-Bennet et Impila sur la rive septentrionale du Stanley-Pool.

Stanley poursuivit néamoins sa route afin de contrôler le fait. A Malima, le chef Gamankono promit de lui céder un terrain, mais l'arrivée de Malamine modifia ces bonnes dispositions. A M'Foua, le poste créé par de Brazza sur le lac, Stanley rencontra les mêmes difficultés. Il lui fallut se résoudre à adopter un autre programme, avec l'amer regret du temps, des efforts, des existences humaines consacrés en pure perte à l'établissement des postes et voies de transport sur la rive droite.

Il passa sur la rive gauche, où Malamine s'était installé à Kinshasa, et réussit à obtenir un terrain de Ngaliema, chef de Kin-Utamo, avec l'assentiment et l'appui du chef Ouamboundou, véritable propriétaire du sol. Il y jeta les fondements de Léopoldville, dont Braconnier prit le commandement. En avril 1882 Stanley créait la station de M'Suata et la confiait au lieutenant Janssen.

Sans cesse arrivaient de Belgique de nouveaux renforts. Hanssen, Nilis, les frères Vandevelde, Grang, Vangèle, Destrain, Avart, Coquilhat, Parfoury, Van Kerchoven, Liebrechts, Delcommune apportaient à l'œuvre leur concours enthousiaste.

La crainte d'être devancé par les Français stimulait les initiatives. En octobre 1882 le capitaine Hanssens ayant appris à M'Suata que deux blancs et soixante noirs venus de la rive droite, remontent le Congo, dépasse cette expédition et le 19 octobre, s'assure le protectorat politique sur les deux rives de l'embouchure du Kasaï. Le 30 octobre, il atteignait Bolobo, à 330 km, en amont de Léopoldville et y établissait un poste.

Le 10 mai 1883, trois canots à vapeur ayant à bord

sept Européens et soixante sept-noirs quittaient Kimpoko et remontaient le fleuve Stanley avait embarqué sur l'En Avant, Vangèle sur le Royal, Coquilhat sur l'A.I.A (association internationale africaine). La baleinière l'Eclaireur complétait la flottille.

A part la cabine située à l'arrière de l'En Avant, les bateaux non pontés, n'offraient pour tout abri qu'une toile à voile tendue horizontalement et que criblaient de trous les flammèches du bois en combustion échappées des cheminées. Accroupis sur des tas de caisses et de ballots, resserrés au milieu des noirs à l'odeur écœurante derrière les chaudières qui tenaient le milieu des bateaux, les explorateurs durent se résigner à voyager pendant un mois dans ces conditions incommodes.

En cours de route, Vangèle voulant se procurer des vivres se laissa distancer par les autres canots, puis, apercevant des indigènes sur la rive, tira d'un ballot une étoffe rouge qu'il étalait par grandes brasses à leurs yeux ébahis. Aussitôt des pirogues affluèrent et Vangèle troqua son étoffe contre des victuailles de toutes sortes.

Le marché fait, il rattrapa aisément la flottille, dont le Royal était le steamer le plus rapide et stupéfia plus tard Stanley et Coquilhat qui ne pouvaient comprendre comment il s'était si bien ravitaillé.

Le 17 Juin, Stanley choisissait, près de l'embouchure du Ruki, l'emplacement de la station qui allait devenir Equateurville, et en confiait le commandement à Vangèle, à qui Coquilhat fut temporairement adjoint.

En signalant le fait dans son livre " Sur le Haut-Congo" Coquilhat écrivait : " Que le lecteur veuille bien le remarquer dès maintenant : la station de l'Equateur sera l'œuvre de Vangèle, son chef en titre, son fondateur réel. En bon camarade, en ami, en homme qui ne

néglige rien, il me demandera mon avis sur les questions importantes : il ne cessera de m'initier aux diverses phases de ses relations mais toujours, il prendra seul, ainsi que sa responsabilité l'exige, les décisions et donnera les ordres nécessaires. Ma collaboration sera des plus modestes ; elle se bornera à la surveillance de quelques travaux et à des services accessoires, et j'aurai soin de faire sentir à mes hommes que l'autorité à l'Equateur est unique. "

Le 20 juin 1883, Stanley redescendait à Léopoldville pour y chercher les ressources nécessaires à un nouveau voyage vers le haut fleuve au cours duquel il fonda Lukolela et les Stanley-Falls.

Avant de partir, Stanley, du haut de sa cabine de l'En Avant jeta à ses deux collaborateurs une suprême exhortation en Ki-Swahili, pour que les auxiliaires zanzibarites pussent également l'entendre : "Vous êtes placés, dit-il, à l'avant-garde dans ce lieu nouveau et lointain. Tenez-y ferme jusqu'à mon retour. Mes amis des équipages, poussez un triple hourrah pour ces compagnons qui restent là." Et découvrant sa tête grise, l'Américain agita sa casquette pendant que ses mariniers acclamaient Vangèle et Coquilhat.

Ceux-ci se trouvaient livrés à eux-mêmes, à six cents kilomètres de Léopoldville, coupés de toute communication, dans un pays dont ils ne connaissaient ni les ressources, ni les habitants, ni le dialecte. Ils ne possédaient ni une vrille, ni un verrou, ni un ciseau de menuisier, ni une lampe, ni une bougie. Mais l'esprit d'invention suppléa à ce qui manquait. Les clous furent remplacés par des liens en écorce d'arbre et en fibres de joncs, et le 4 août Vangèle et Coquilhat s'installaient dans un bâtiment de 21 m. de long sur 8 de large et 2 m. 40 de hauteur, comprenant un magasin, une salle à manger, cinq chambres et une terrasse.

Ne possédant qu'une pirogue, Vangèle et Coquilhat ne pouvaient s'éloigner qu'à petite distance de la station. C'est pourquoi il leur fut impossible de reconnaître le Ruki qui débouchait à quatre cents mètres en amont du poste. Il eût d'ailleurs été imprudent de s'aventurer au dehors tant que leurs relations avec les indigènes n'étaient ni suffisamment sûres, ni suffisamment étendues.

Ils avaient entendu parler d'une peuplade importante appelée Ou-Bangi, habitant en face de la station ; mais il leur avait été impossible de déterminer, d'après les dires des noirs, si cette tribu était établie dans une île ou sur la rive opposée.

L'existence des Ou-Bangi était d'ailleurs consignée par Stanley dans sa carte dressée en 1877, et il y avait amorcé l'embouchure probable d'une rivière en amont de la position que devait occuper plus tard Équateurville.

C'est au capitaine Hanssens qu'était réservé l'honneur d'élucider la question.

Chargé du commandement du Haut-Congo, en février 1884, lors du retour définitif de Stanley en Europe, le capitaine Hanssens avait quitté Léopoldville le 23 mars avec Amelot, le pharmacien Courtois, le lieutenant suédois Wester, MM. Drees, Nicholls et Quérin. Son expédition comprenait l'En Avant, l'A.I.A., le Royal et des allèges qui avaient embarqué cinquante noirs et une grande quantité de marchandises et de ravitaillement. Ayant rencontré le 29 de Brazza à Kwamouth (bouche du Kasaï) Hanssens avait pressé son voyage pour ne pas se laisser distancer par les Français.

Il passa le 3 avril à Bolobo, dont les farouches indigènes avaient été pacifiés par le Com. Liebrechts ; conclut entre Bolobo et l'Equateur de nombreux traités avec les chefs riverains et arriva le 17 avril à la station commandée par Vangèle.

Une immense acclamation de joie salua son arrivée car le capitaine était autant adoré des noirs que des blancs.

Le lieutenant Vangèle lui ayant fait rapport sur les résultats de la mission que Stanley lui avait confiée, lui signala l'existence des Oubangis. Les renseignements recueillis par le capitaine Hanssens corroboraient cette information. De plus, Hanssens soupçonnait l'existence dans ces parages d'un grand affluent du Congo. C'est pourquoi, avant d'aller tenter une seconde fois la chance chez les Bangalas, il décida d'explorer la rive droite du fleuve, vis-à-vis du poste de l'Equateur.

Vangèle obtint la faveur de l'accompagner Le 19 Avril, la petite expédition se mit en route à bord de l'En Avant. Elle se composait du capitaine Hanssens, du lieutenant Vangèle, du pharmacien Courtois et du mécanicien Amelot, tous Belges, d'un équipage de dix Zanzibarites et d'un noir de l'Equateur.

L'En Avant contourna en partie la vaste île Sambala, devant Equateurville et descendit le courant en s'efforçant de se maintenir à la rive droite. Les eaux basses l'en empêchèrent, et le courant entraîna le petit steamer dans un dédale d'îles où pendant trois jours les explorateurs se perdirent.

En racontant plus tard les péripéties de cette bordée aventureuse Vangèle écrivait: "Mes souvenirs de cette époque ont été particulièrement fixés par deux faits : la visite nocturne des éléphants et celle des moustiques. De grands feux et quelques coups de fusil eurent facilement raison des premiers ; mais quant aux seconds, ils nous empêchèrent de fermer l'œil toute la nuit, car je n'avais pas de moustiquaire, seule défense contre ce formidable et minuscule ennemi. Il y avait bien encore un moyen que m'indiqua, en l'employant, le naturel de

l'Equateur qui nous accompagnait. Ce brave sauvage s'était fait un lit de branchages élevé d'un mètre soixante au dessus du sol. Sous ce lit il avait amassé des branches d'arbres vertes auxquelles il mit le feu. Puis, il se coucha paisiblement dans une atmosphère de fumée, à l'abri des attaques de son vindicatif ennemi.»

Le troisième jour, les voyageurs continuaient à errer quand ils aperçurent de loin des indigènes se livrant à la pêche. Pour capter leur confiance, Vangèle se ressouvint du moyen qui lui avait si bien réussi l'année précédente, à bord du Royal. Il agita des brassées d'étoffes. Les indigènes qui avaient d'abord songé à s'enfuir, se ravisèrent, se concertèrent, puis une pirogue vira droit sur l'En Avant. L'indigène qui la montait troqua contre deux brasses d'étoffe un régime de bananes et s'en alla tout joyeux rejoindre les pêcheurs. D'autres pirogues, chargées de poisson fumé, de poisson frais, d'autres victuailles vinrent à leur tour accoster le petit steamer. Mais aucun des pêcheurs ne consentit ni à servir de guide, ni à fournir aux blancs les indications nécessaires pour sortir du labyrinthe.

Vangèle obtint alors carte blanche de son chef. Grâce au noir de l'Equateur qui servit d'interprète, il parvint à gagner la confiance de deux indigènes qu'il captura dans leur pirogue. Celle-ci fut amarrée à l'En Avant, et Vangèle promit à ses deux prisonniers de les libérer avec une forte gratification s'ils consentaient à les piloter. Ils s'y résignèrent en tremblant et se réjouirent d'ailleurs plus tard de l'aventure. Grâce à leur aide précieuse, la navigation de l'En Avant prit une allure plus décidée, et après quatre heures de "full-speed" le steamer entra dans une grande eau jaunâtre, à courant assez fort, qu'il remontait. Vangèle, qui se trouvait à l'avant du bateau s'écria : "Capitaine, nous sommes dans un nouveau fleuve."

Les explorateurs venaient en effet de découvrir l'Oubangi.

A ce moment Vangèle rendit la liberté aux deux nègres que l'on chargea de présents, et qui s'empressèrent de fuir à force de rames, dans leur pirogue.

Sur la rive gauche s'étendait une vaste agglomération de villages. C'était le territoire des Mo-Bangi La rive fourmillait de noirs en armes, mais aux allures pacifiques L'En Avant accosta, et Hanssens débarqua le premier, suivi de ses compagnons et de l'interprète.

Les indigènes, immobiles et silencieux, regardaient s'avancer vers eux ce blanc de grande taille, de belle prestance, à l'œil franc et bienveillant, à la figure souriante qui d'un geste familier caressait sa belle barbe blonde un peu grisonnante.

"Malamou" (paix, ami) cria-t-il à plusieurs reprises.

Puis l'interprète ayant communiqué aux natifs les intentions pacifiques du grand chef blanc qui venait leur rendre visite, le chef M'Koko consentit à faire avec Hanssens l'échange du sang.

Le lendemain, tous deux signaient le traité qui assurait au Comité d'Etudes du Haut-Congo le protectorat des deux rives et qui fut contresigné par les principaux chefs des Mobangi.

Les compagnons de Vangèle ne devaient pas survivre longtemps à cette exploration dont les conséquences furent considérables. Courtois succomba en Juillet, à deux journées des Stanley-Falls. Le capitaine Hanssens après avoir été installer Coquilhat chez les Bangalas, après avoir découvert la Mongala, remonté l'Itimberi pendant 75 km, jeté les fondements du poste de Basoko sur l'Aruwimi et exploré une partie du Lomani à son retour des Stanley-Falls, décédait le 28 décembre à Vivi d'une fièvre bilieuse compliquée d'hématurie. Amelot succombait à son tour du même mal, à Nyangwé, en 1885.

* * *

Peu de temps après la mort du capitaine Hanssens, en janvier 1885, un missionnaire anglais le Révérend C. Greenfell pénétrait à son tour dans l'Oubangi et grâce aux eaux très basses à cette époque, et à un courant très faible, le remontait sur une distance d'environ 450 km. Son steamer le "Peace" franchit aisément la passe de Zongo ; mais à trente kilomètres en amont, à Bonga, Greenfell se heurta à un seuil rocheux, alors à fleur d'eau, qui barrait le fleuve et l'obligea à reprendre le chemin du retour. Il avait poussé jusqu'au 4° 20' N.

Cette exploration provoqua de passionnantes discussions géographiques, qu'avait d'ailleurs amorcées, quinze ans auparavant, la découverte de l'Ouellé par Schweinfurt. On avait rattaché cette rivière tantôt au Chari, tantôt à l'Aruwimi, tantôt à l'Itimberi. En avril 1885, M.A.J. Wauters émit pour la première fois l'opinion que l'Ouellé appartenait, par l'Oubangi, au bassin du Congo. Cette hypothèse était combattue avec acharnement en France, pour des raisons moins géographiques que politiques. Après la conclusion de l'Acte de la Conférence de Berlin, la commission chargée de délimiter les possessions des puissances dans le bassin conventionnel du Congo s'était réunie en mars 1885 au poste français de Koundja, situé en aval du territoire des Mo-bangi ; et se basant sur la prétendue identification de l'Oubangi avec la Likouala, découverte par de Brazza en 1881, elle avait signé la convention attribuant l'Oubangi à la France.

Le roi Léopold II refusa de ratifier ce pacte, et en juin 1886, le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo chargeait le capitaine Vangèle de reprendre l'exploration de l'Oubangi et de résoudre l'énigme qui intriguait tant de géographes.

Parti le 11 août de Matadi, le capitaine Vangèle arri-

vait le 28 août à Léopoldville avec le sous-lieutenant Liénard qui lui avait été adjoint, et y trouvait le steamer Henry-Reed, affecté à son expédition.

Celle-ci quitta Léopoldville le 17 septembre, arriva à la station de Bangala le 3 octobre, redescendit le 7 à l'Equateur et se mit enfin en route le 11 octobre. Elle se composait, outre Vangèle et Lienart, du capitaine du steamer, d'un ingénieur-mécanicien, de l'équipage, et de soixante Zanzibarites et Haoussas.

Après huit heures de navigation, le steamer pénétrait dans le delta de l'Oubangi aux iles nombreuses, marécageuses et boisées.

Le lendemain Vangèle débouchait en amont du poste français de Koundja dont il salua le drapeau. Le soir au bivouac, la sentinelle signala l'approche d'une pirogue. C'était le commandant du poste qui venait prévenir l'explorateur belge que ses instructions lui enjoignaient de défendre l'accès de l'Oubangi. S'appuyant sur la liberté de navigation du Congo et de tous ses affluents, décrétée à la Conférence de Berlin, Vangèle refusa d'obtempérer à cet ordre et donna acte à l'officier français de sa protestation. L'incident en resta là.

A Bissongo, Vangèle fit des vivres et rendit visite au chef N'Koko Ce n'est pas sans émotion qu'il revit le traité qu'il avait signé deux ans auparavant et qui portait les signatures de ses compagnons tous décédés.

Grâce aux hautes eaux, la navigation se poursuivit sans encombre, si ce n'est la difficulté de se procurer le bois de chauffage nécessaire au vapeur, les eaux ayant submergé une partie des rives boisées.

La rive gauche, que longeait le Henry-Reed, était beaucoup plus peuplée que la rive droite et présentait parfois de vastes agglomérations de villages. L'expédition fit successivement la connaissance des peuplades Mo-bangi, Ba Loy, Ba-Atis, Monzembo, Mon-Toumbi,

pour la plupart anthropophages et auprès desquelles il était presque impossible de se ravitailler en viande, le prix d'une chèvre étant un esclave.

A Mondogo, Vangèle fit l'échange du sang avec le chef Mansimbo, dont, malgré cette preuve d'amitié, il ne put obtenir que des poules, et, à N'Goboy (district des Ba-Atis) avec le grand chef Ekwala.

On y voyait dès l'aube, deux à trois cents pirogues sillonner le fleuve soit pour la pêche, soit pour conduire femmes et enfants aux champs sous la protection de quelques guerriers.

Vers le 4ème parallèle nord, apparut un massif montagneux, présentant sur le versant sud des pics dont quelques-uns ont de 600 à 800 pieds d'élévation. C'est le massif que l'Oubangi a dû percer pour se frayer passage vers le Congo.

A l'entrée de la gorge de Zongo, que l'expédition atteignit le 29 octobre, et où la rivière se resserre à huit cents mètres, se dressait une barrière rocheuse offrant cinq passages -une chute et quatre rapides- par lesquels les eaux se précipitaient. La chute est proche de la rive droite. Le premier rapide, large de 250 mètres, débite sa masse d'eau à une vitesse de dix milles à l'heure. Le second et le troisième décèlent par leurs tourbillons la présence de roches submergées. Enfin le dernier rapide, proche de la rive gauche, a une vitesse de sept à huit milles. C'est par celui-ci que les indigènes descendent le fleuve. Ils le remontent en traînant leur embarcation sur les roches, le long de la rive.

Le steamer avait mouillé sur la rive gauche dans une baie dont on avait chassé les nombreux crocodiles à coups de feu. Le lendemain, après avoir allégé le canot de toutes ses charges, à l'exeption du fil de laiton qui servait de lest, on essaya vainement de franchir le

grand courant central. Deux essais aussi infructueux furent tentés par la passe de la rive gauche.

Au cours de ces épreuves, le capitaine Vangèle avait constaté à la chaudière une pression de 4 2/3 atmosphères. Il résolut de faire une dernière tentative avec une pression plus forte. Il fit choix spécial de bois dur, et débarqua tous les hommes dont la présence à bord n'était pas indispensable. Mais le capitaine du steamer et le mécanicien prirent peur et soulevèrent maintes objections. Vangèle et Lienart parvinrent enfin à remonter leur moral et une quatrième tentative eut lieu à une pression de six atmosphères. Le steamer fila à toute vapeur puis ralentit sa marche, s'arrêta et se mit à dévier vers les rocs de la rive. Le capitaine Vangèle donna ordre de virer. La situation devint critique. Le bateau, pris de travers par le courant, s'inclina fortement à tribord ; l'eau y entra avec abondance et faillit éteindre le foyer. On en fut quitte pour quelques instants d'émoi, et le Henry-Reed regagna sans accident la baie des Crocodiles.

L'épreuve était décisive. Les explorateurs résolurent alors de faire une reconnaissance avec l'allège. Le lendemain celle-ci fut traînée sur les rocs, on franchit l'obstacle et la marche continua en halant l'embarcation le long de la rive. En deux jours, Vangèle et Lienart ne couvrirent qu'une distance d'un mille. Par deux fois un cable en fils de fer roulés se rompit et l'allège ne fut sauvée qu'avec le cable de chanvre qui servait de cable de sûreté. L'expédition n'était d'ailleurs pas outillée pour vaincre de tels obstacles. Plus loin l'inondation de la rive ne permettait plus l'amarrage et le courant était trop violent pour l'emploi des rames. Il fallut revenir au campement et préparer le retour.

Au cours de la descente de l'Oubangi, Vangèle reconnut les affluents du fleuve : le Lobay et l'Ibenga pour

la rive droite et le N'giri pour la rive gauche.

Le Lobay, aux rives boisées et parfois hautes de dix mètres, fut remonté jusqu'à une chute infranchissable, située à quarante milles de l'embouchure.

La navigation sur l'Ibenga fut rendue malaisée par les nombreux arbres morts qui sillonnent son cours et fut interrompue à soixante milles par un barrage d'arbres.

Le N'giri est une rivière très intéressante, au cours sinueux, tellement envahie par les herbes que l'avant du bateau, taillé en éperon, devait y créer un canal dans lequel le poussait la roue de l'arrière Sur les rives défilaient des forêts de palmiers, des bananiers, des villages établis sur les bords ou sur des îlots.

Un seul incident marqua ce voyage. Le Henry-Reed avait abordé, à la tombée du jour, devant un village dont les habitants s'enfuirent. Vangèle ayant envoyé un indigène de l'Equateur avec des présents, comme messager de paix, celui-ci entra dans une case abandonnée et s'y restaura avec le souper qui venait d'y être préparé Les nègres qui l'épiaient, revinrent en masse et armés, à proximité du campement qu'ils assaillirent de sagaies L'une d'elles, à crochet, pénétra avec une telle force dans les flancs du steamer qu'il fut impossible de l'en extraire. Quelques coups de feu firent reculer les assaillants Vangèle rembarqua tout son monde et passa la nuit à l'ancre.

L'expédition avait remonté le N'giri jusqu'à un point qui, d'après l'estimation de Vangèle, devait se trouver à hauteur de la station de Bongala. Là, il rencontra une pirogue montée par deux Bangalas qui avaient pénétré du Congo dans le N'giri par le canal d'Ibinga, fait qui démontrait l'existence d'une seconde communication entre les eaux du Congo et celles de l'Oubangi.

Le Henry-Reed regagna l'Equateur le 4 novembre,

sans qu'eût été résolu le problème de l'identification de l'Oubangi et de l'Ouellé.

En attendant les moyens d'exécution qui lui permettraient d'éclaicir ce mystère géographique. Vangèle alla explorer la Lukungu et le Lopori.

On avait appris entretemps que le Dr. Junker avait passé l'Ouellé à Aliboko, situé par 4°20' latitude Nord et 23°35' longitude Est.

D'autre part, M. Greenfell, dans son exploration de l'Itimberi, était parvenu jusqu'aux chutes de Loubi, situées par 2°55' latitude Nord.

L'expédition de secours à Emin-Pacha, confiée à Stanley, étant arrivée à Léopoldville, Vangèle s'entretint avec le célèbre explorateur de la possibilité de remonter l'Itemberi jusqu'aux chutes de Loubi et de gagner de là, par terre, Aliboko. La tentative fut décidée Vangèle gagna Loubi ; mais le manque de population, la rareté des vivres, les moyens précaires de transport l'obligèrent à rebrousser chemin.

A Oupoto, il remarqua sur la rive une énorme pirogue avec plateforme à l'avant et l'arrière, du modèle de celle décrite par Stanley à propos du combat qu'il soutint à l'embouchure de l'Aruwimi. C'était une de ces pirogues que les indigènes des Stanley-Falls emploient pour aller jusque dans les chutes, relever leurs nasses. Elle avait servi aux Haoussas déserteurs des Stanley-Falls lors de la lutte contre les Arabes. Les gens d'Oupoto avaient capturé hommes et pirogue.

Vangèle s'en empara et la ramena à Léopoldville où elle fut remise en état. Il descendit ensuite à Boma, obtint du gouverneur général Janssen tout ce dont il avait besoin, et le 26 octobre 1887, il quittait l'Equateur à bord de l'En-Avant avec le lieutenant Liénart et deux

danois, le capitaine du steamer Schomberg et le mécanicien Hansen.

L'expédition emmenait la grande pirogue, douze soldats Zanzibarites, cinq Haoussas, un Cafre, un boy et vingt-quatre pagayeurs de l'Equateur, ainsi que des vivres et des marchandises en abondance.

En novembre, elle se trouvait devant les rapides de Zongo. Bien que le niveau du courant y fût de quatre pieds moindre qu'en octobre 1886, l'En Avant ne put vaincre le rapide. Le capitaine Vangèle partit en reconnaissance dans la pirogue, accompagné de Liénart. La pirogue fut hissée au-dessus des rocs; puis, le rapide franchi, on gagna à la pagaie une île que l'on baptisa plus tard l'île des Lances. Un autre courant fut remonté à l'aide de cables, et pendant quatre jours on poussa en avant jusqu'au rapide de Bonga où une ligne rocheuse barre le fleuve d'une rive à l'autre. C'est ce roc qui, en 1885, avait arrêté l'expédition Greenfell. C'est là également que le steamer français Alima devait venir se heurter six semaines après le passage de Vangèle. Celui-ci finit par découvrir sur la rive gauche un passage au courant relativement faible et que l'En Avant pourrait franchir aux hautes eaux.

De retour à Zongo où, par ses ordres, on avait ouvert à la hache une route dans les bois entre la baie des Crocodiles et celle en amont du rapide, on démonta les roues du steamer, et celui-ci fut halé sur la route d'une baie à l'autre. Puis les porteurs transportèrent les roues, les caisses des roues et les approvisionnements.

L'En Avant fut remonté. Pour l'alléger, on transféra sur l'île des Lances quelques charges et toutes les lances et autres curiosités que les hommes avaient achetées dans le Bas-Oubangi. Le rapide ne put être toutefois franchi qu'à l'aide d'un cable lancé du bord,

rattrapé par un noir qui se jeta résolument à l'eau et tiré par quarante hommes.

On poursuivit le voyage et l'on stoppa le soir en face de N'Bangi, sur la rive droite Le 1er décembre, on passait devant les villages de Bukassi et de Kemba, où Liénart fit l'échange du sang avec le chef et planta le drapeau de l'Etat. Le rapide de Bonga fut franchi avec facilité le long de la rive gauche. La pirogue suivait à la pagaie, les hommes s'aidant des branches d'arbres qui surplombaient la rive. Vers trois heures de l'après-midi, on arriva en vue des rapides de Belly, tout parsemés d'îles et de rocs. Une reconnaissance en pirogue permit d'y découvrir une passe que le steamer, délesté, pouvait franchir.

Après avoir triomphé d'un autre courant, l'En Avant se trouva devant un nouveau fouillis d'îles, de rocs, de rapides et de chutes qu'il fallut reconnaître. La force du courant était extrême. Vangèle constata enfin, dans la ligne rocheuse qui barrait le fleuve, une solution de continuité de 2 m. 50 à 3 mètres sur trois pieds de profondeur. Le steamer fut démonté, hissé au-dessus de la roche à l'aide d'un gros cable. Ces chutes furent baptisées chutes de l'Eléphant, en souvenir d'un énorme pachyderme dont ce groupe d'îles était le domaine, et qui, tué par Vangèle, fournit à ses quarante hommes des vivres pendant un mois. Ses défenses pesaient chacune 21 kilos.

Les îles, les rocs continuaient à entraver la navigation. Vingt jours furent employés à couvrir la distance de vingt mille entre Zongo et Mokwanga. Partout les indigènes accueillaient l'expédition avec cordialité, offrant des bananes, des cannes à sucre, de la farine et la bière de maïs.

A partir de Mokwange, le fleuve s'ouvrait, libre d'obstacles, large de 8 à 900 mètres, coulant pendant

trente milles de la direction du N-E, puis franchement de l'Est. Les vivres affluaient : maïs, sorgho, arachides, patates douces, ignames, haricots, sésames, bananes confites, vin de palmier, tabac, moutons, chèvres et poules

Dans la région où devait s'élever la station de Banzyville l'En Avant arriva, le 23 décembre, en vue des rapides de Banzy.

Vangèle en a rapporté comme suit le passage :

« Là, nous trouvons le fleuve resserré entre deux pointes. La reconnaissance en pirogue démontra que la rive droite est impraticable, et que la rive gauche présente, immédiatement en amont de la pointe, une large baie parsemée de rocs. En conséquence, nous tentons de franchir directement le rapide avec l'En Avant délesté de sa cargaison: nous restons sur le rapide pendant une heure et demie, essayant les différentes lignes de courant; c'est en vain. Il faut absolument aider le steamer d'un cable, mais ceux que nous possédons ne sont pas assez longs pour atteindre la rive d'amont de la baie. Nous jetons donc une ancre en amont du rapide, au moyen de la pirogue, et nous envoyons à l'En Avant, qui s'avance sur le rapide, le cable de l'ancre au moyen d'une corde plus petite portée par un canot indigène.

» Cette opération réussit très bien; nous tirons le cable de l'ancre, pour atteindre avec la pirogue une eau plus tranquille et rejoindre la rive. A ce moment, nous sentons la pirogue entraînée vers le rapide avec le cable : les deux bras de l'ancre s'étaient séparés de la tige du collet."

La perte de l'ancre obligeait Vangèle à camper à terre, la nuit, au milieu d'indigènes peu sûrs. Ceux-ci consentirent pourtant à vendre de la corde pour allonger le cable. L'un d'eux nageant de l'amont vers

l'En Avant lança avec adresse un bout de la corde que l'on put saisir du steamer. Puis ils aidèrent au halage qui réussit parfaitement, provoquant l'enthousiasme général. Vangèle récompensa ses aides par une distribution de perles qui fut le signal de danses joyeuses.

Pendant les journées des 26 et 27 décembre on gagna vingt-cinq milles et l'on franchit aisément un rapide. Le 28, en atteignait les rapides de Cétema pour le passage desquels il fallut de nouveau décharger et remonter l'En Avant. A un demi-mille de là, le cercle d'une des roues du steamer se faussa contre un roc, ce qui occasionna un arrêt de vingt-quatre heures pour le travail de réparation.

Le 30 décembre, on rencontrait sur la rive droite le premier affluent en amont du Zongo. Les bancs de sable devenaient de plus en plus nombreux, arrêtant parfois la marche du steamer. Les indigènes des deux rives se montraient franchement hostiles, s'enhardissant parfois à s'approcher en pirogue, la sagaie brandie à bout de bras. Il fallut tirer quelques coups de feu pour arrêter ces mouvements belliqueux, et la nuit de la St-Sylvestre se passa sur une île déserte.

Le 1er Janvier 1888, le voyage se poursuivit au milieu d'une foule provoquante de noirs qui accompagnaient en pirogue. Arrêté sur la rive droite par une barrière rocheuse contre laquelle l'eau tourbillonnait, Vangèle vira vers la rive gauche aux clameurs des indigènes massés sur la rive droite. Tout à coup, un choc violent ébranla le steamer, et une large voie d'eau se déclara à l'avant.

Les marchandises furent transportées sur la pirogue et Liénart reçut l'ordre d'aller en effectuer le déchargement à la rive pendant qu'on aveuglait avec des planches et des étoffes la voie d'eau longue de 1 m. 20 sur 15 centimètres.

A peine à terre, Liénart avait fait l'échange du sang avec le chef du village Yakoma installé près du fleuve. Les marchandises avaient été déposées à terre et le steamer delesté avait rejoint l'île en face du village. Liénart surveillait le rembarquement des marchandises dans la pirogue pour les ramener au steamer quand il entendit crier : « Iwels est tué! ». Au même instant une lance tuait un autre noir de l'expédition.

Devant cet acte de trahison, Liénart commande le feu. Trois indigènes tombèrent et les autres prirent la fuite. Le village fut brûlé, toutes les charges replacées dans la pirogue et l'on regagna le camp de l'île, après avoir capturé les chèvres.

La réparation du steamer exigea quatre jours. Le 5 janvier, vers midi, il ne manquait plus qu'une aube à l'une des roues quand on vit déboucher en amont une soixantaine de pirogues portant chacune vingt guerriers: En même temps une vigie placée dans un arbre annonçait l'approche d'une troupe de noirs, protégés par des boucliers, qui avaient abordé l'île du côté de la rive gauche.

C'était une attaque générale qui se déclanchait.

Voici en quels termes Vangèle a raconté ce combat qui mit en grand péril l'expédition :

« Une partie de mes hommes lancent l'En Avant à l'eau et j'ordonne d'allumer les feux. Avec l'autre partie et M. Liénart je me porte au devant de la troupe qui a abordé l'île. Elle s'avance hardiment et ne se décide enfin à se retirer que lorsque cinq ou six des siens sont tombés. A peine cette attaque est-elle repoussée qu'une autre a lieu, venant de l'amont de l'île. A ce moment, l'En Avant flotte. J'ordonne à M. Liénart de le défendre contre l'attaque probable des pirogues. Quant à moi, je me porte au devant de la troupe qui s'avance dans l'île Malgré les pertes qu'ils

éprouvent, les guerriers continuent à s'avancer dans les herbes, jusqu'à 15 mètres du steamer, et nous sommes obligés de tirer à bout portant. Ils se décident enfin à battre en retraite. Un banc de sable précédait l'île, un peu en amont de notre emplacement. A cet endroit, les pirogues débarquèrent encore une centaine d'hommes. Nous devons encore tirer à bout portant sur ces braves, qui ne s'en vont que lorsqu'ils ont vu plusieurs des leurs couchés par terre. Enfin une quatrième attaque se dessine par l'aval de l'île. Celle-ci est plus faible; la troupe bat en retraite après avoir vu tomber deux de ses hommes.

» Le combat n'est cependant pas encore fini. Toutes les pirogues se sont réunies en amont. Nous entendons un roulement de tambour : elles s'apprêtent à fondre sur nous. Heureusement, à ce moment (il était trois heures et demie) nous avions suffisamment de pression pour descendre le courant. Je me retire tambour battant, clairon sonnant, obligé d'abandonner le champ de bataille. Les pirogues, au lieu de nous poursuivre, allèrent vérifier leurs pertes.

» Ce combat est un des plus acharnés que j'aie eu à soutenir en Afrique. Généralement les indigènes se sauvent aux premiers coups de feu, surtout quand ils voient les leurs tomber. Ici, rien de pareil. Avec une audace inouïe, les Yacomas s'approchaient de nos fusils jusqu'à 15 mètres, puis nous jetaient leurs lances. Si une de leurs attaques était parvenue à faire une percée, nous étions perdus, car immédiatement tous les audacieux de la deuxième ligne auraient fait irruption. Leurs quatre attaques enveloppantes ont été successives au lieu d'être simultanées, c'est ce qui a permis de les repousser.

» Un fait digne de remarque : pendant ce combat qui dura près de trois heures, les Yakomas n'ont

poussé aucun cri. Leur silence et leur froide résolution avaient quelque chose de terrifiant. La conduite de mes soldats, douze Zanzibarites, cinq Haoussas, un Cafre et un boy a été au dessus de tout éloge. Au contraire, les vingt indigènes recrutés à l'Equateur se sont réfugiés dès le début de l'action dans la pirogue, où quelques-uns se sont livrés au désespoir en criant : « Nous sommes finis. »

» A notre départ, des indigènes, de la rive, nous envoient quelques flèches, inoffensives d'ailleurs, d'autres brandissent leurs lances et leurs boucliers en nous insultant. Bref, c'est un déchaînement »

Ce tragique incident ne permit pas à Vangèle de mettre à exécution son projet de pousser l'exploration jusqu'à la chute du Kissangi. Les eaux étant basses, il eût fallu chercher des passes entre les bancs de sable et les rocs, au milieu de populations hostiles, tout en n'ayant qu'une vingtaine d'hommes sûrs et un reliquat de six cents cartouches

La retraite s'imposait. L'En Avant marchait à petite vapeur de crainte d'échouer ou de heurter un roc. La première marche dura jusqu'à quatre heures du matin, grâce à la carte de navigation dressée à la montée. On constata pourtant bientôt que l'aspect du fleuve, aux eaux basses, était fort modifié. La pirogue allait en avant, sondant la route. Le rapide de Cétéma fut franchi par les mêmes moyens qu'à la montée. Celui de Banzy n'existait plus ; par contre, celui de Mokwanghé, plus encaissé, était devenu plus violent.

A la chute de l'Eléphant, le passage était complètement à sec. Après un essai malheureux par le rapide central, Vangèle se voyait déjà contraint de s'installer sur la rive gauche jusqu'au retour des grandes eaux quand des recherches minutieuses firent découvrir dans les roches de barrage un espace suffisant pour per-

mettre le passage du steamer démonté. La même opération dut être recommencée un peu plus loin. Puis la pirogue ayant rapporté les roues, les boîtes à roues, etc., ont mit deux jours à remonter le steamer sur les roches dénudées.

En amont de Belly, nouvel arrêt. L'ancien rapide n'existe plus, mais juste à un coude du fleuve, il s'en est trouvé un autre, fort dangereux. Toutefois, M. Schomberg répond du passage, qui s'effectue en effet sans accident.

A Bonga, nouvelle reconnaissance en pirogue. Cette fois, il n'y a plus de passage. La pirogue, montée par Vangèle et Schomberg, est entraînée par un courant, tombe d'une hauteur de 1 m. 20 et reste accrochée au rocs. On la dégage, elle file, et ses occupants regagnent le steamer en halant le canot au-dessus des rochers de la rive droite.

Le lendemain, on constatait la possibilité de franchir le passage, près de la rive gauche, garnie d'arbres aux branches surplombantes. On l'appropria et après trois jours de préparatifs, l'En avant, démonté, put effectuer sa descente par cable, puis, remonté, poursuivre sa route vers Zongo. L'île des Lances était devenue une presqu'île. Les hommes y retrouvèrent les armes déposées ainsi que leurs objets de curiosité.

A vingt-cinq milles en aval de Zongo, le steamer fut arrêté par une ligne rocheuse dont on ne soupçonnait pas l'existence. En faisant vapeur en arrière, afin d'avancer moins vite que le courant, l'En Avant franchit ce dernier obstacle sans avarie. L'expédition regagna le poste de l'Equateur le 1er février et atteignit le 13 février Léopolville où Vangèle trouvait un ordre du gouverneur général lui enjoignant de conduire aux Falls l'expédition du capitaine Vandevelde, décédé.

Cette exploration de l'Oubangi avait atteint 4°25' de

latitude nord et 22° de longitude est. Un degré restait à parcourir pour atteindre le camp arabe d'Alikobo, sur l'Ouellé, où avait passé le Dr. Junker. Mais le doute n'était plus possible. L'Ouellé de Schweinfurt s'identifiait avec l'Oubangi.

* * *

Après son voyage au Stanley-Falls, Vangèle était rentré en Europe pour rendre compte au roi Léopold de sa mission. Le roi lui confia la délicate et difficile tâche d'occuper et d'organiser toute la région de l'Oubangi qu'il venait d'explorer.

On lui accorda cette fois toute une flottille : l'En Avant, convoyeur d'une allège, l'A.I.A., petit bateau à hélice, et la grande pirogue qui avait rendu tant de services.

Le steamer Stanley conduisit le matériel, les marchandises et le ravitaillement à Zongo, choisi pour base des opérations. Le personnel blanc comprenait : le capitaine Vangèle, commissaire de district de 1re classe, commandant l'expédition; son adjoint Georges Le Marinel, Hanolet, De Rechter, Busine, les mécaniciens Gustalfson et Christensen, Allard, Maltais, et le botaniste Meunier, qui déserta sur la route des Caravanes, entre Matadi et Léopoldville. Le personnel noir comprenait des Zanzibarites en grande majorité, des Bangalas et quelques Haoussas.

A Zongo, Vangèle laissa Hanolet comme résident, et lui adjoignit Busine.

Après le passage des rapides, l'En Avant prit la tête, ayant à bord Vangèle, Georges Le Marinel et Christensen. De Rechter était sur l'A.I.A avec Attar et Gustaffson. Celui-ci avait à son service un noir de Sierra-Leone, nommé Moyzes Daniel, qui fit fonction d'aide-

mécanicien et rendit à l'expédition maints services en des circonstances difficiles.

De Rechter avait reçu pour consigne de serrer de près l'En Avant. A l'un des rapides au delà de Zongo, l'En Avant subit de sérieuses avaries et faillit se perdre. Cet accident causa un arrêt de quelques jours consacrés à la réparation du steamer. C'est du nom de celui-ci que Vangèle baptisa le rapide.

La chute de l'Eléphant fut traversée sans trop de difficultés. La joie d'avoir franchi cette mauvaise passe fut toutefois de courte durée. Comme, en amont de cette chute, la navigation est assez aisée jusqu'à Mokwanghé, Vangèle, sur l'En Avant, avait pris la tête, en ordonnant à M. De Rechter de le suivre, à la trace, avec l'A.I.A. Ce dernier bateau ne put vaincre le courant; et son barreur ayant tourné à droite au lieu d'appuyer à gauche, l'A.I.A., pris en flanc, fut entraîné vers la chute; Vangèle envoya l'allège à son secours, tandis qu'il allait, un peu plus en amont, mettre l'En Avant en sûreté sur un banc de sable.

Déjà l'allège, n'ayant pu atteindre l'A.I.A., rejoignait Vangèle à grand peine. Le capitaine y prit place et, après bien des efforts, parvint jusqu'a l'A.I.A bloqué sur un roc en amont de la chute, et que l'eau envahissait par tribord. Devant l'imminence du naufrage, l'équipage restait pétrifié. Vangèle fit éteindre le foyer et transporter les cartouches sur l'allège ainsi que plusieurs colis. Par suite de cet allègement, le steamer se releva brusquement, s'inclina violemment de babord à tribord, puis de tribord à babord, heurtant la barque de ses mouvements désordonnés. L'ancre était engagée sous les cordages. Vangèle ordonna alors aux blancs de sauter dans l'allège. A peine avaient-ils quitté l'A I A., que les deux embarcations, accolées par le courant, furent lancées contre une roche. L'allège

sombra, ne gardant au-dessus de l'eau que son arrière où M. De Rechter avait pris place. Celui-ci put remonter sur l'A.I.A., qui par miracle n'avait pas sombré, et Vangèle lui-même, lancé dans les tourbillons, fut assez heureux pour saisir un bout de cable qui lui permit de regagner le steamer. Trois hommes, ne sachant pas nager, étaient accrochés à la cage à poules. Le mécanien Gustaffson qui l'avait saisie également, la leur abandonna pour s'aider d'une rame, puis d'un matelas Il fut recueilli, évanoui, à deux milles en aval, par une pirogue indigène. Les trois hommes avaient disparu.

L'allège ne pouvait plus être retirée qu'aux eaux basses, en janvier. Quant au steamer, sa position restait critique, mais non désespérée. Après trois heures de vains appels, un indigène, alléché par des offres brillantes, consentit à joindre l'A.I.A. en pirogue. Vangèle s'y coucha tout de long et se confia au nègre qui, avec une adresse merveilleuse, franchit les tourbillons et regagna la rive. Ce nègre alla ensuite prévenir le camp de Mokwanghé où se trouvait la grande pirogue. Avec celle-ci, Vangèle put le lendemain atteindre l'A.I.A. dont les voies d'eau, dès la veille, avaient été provisoirement aveuglées. Le steamer fut attaché par deux cables, que manœuvraient des hommes installés sur des roches, puis complètement déchargé. L'hélice, prise entre un roc et l'allège comme dans un étau, fut brisée à coup de marteau et de ciseau et le gouvernail enlevé.

Dix Bangalas avec des pagaies prirent place à bord de l'A.I.A. que l'on dégagea à l'aide des cables. Le steamer se releva, obéit au courant, et, les cables coupés, fut conduit à la rive par Christensen. Huit caisses et demie de cartouches furent perdues dans ce naufrage ainsi que les conserves.

Grâce à la solidité de la coque et à une hélice de rechange, on put terminer en six jours les réparations. On recommença le passage des chutes de l'Eléphant, puis les deux steamers furent conduits par Vangèle au-delà du rapide de Mokwanghé. M. de Rechter avait été fortement blessé à la jambe et était incapable de tout service. M. Attar avait donné sa démission, qu'il retira le lendemain. Il déserta d'ailleurs peu après, aux abords de Banzy.

La perte de l'allège obligeait Vangèle à se débarrasser d'une partie de ses marchandises ainsi que de l'équipage de cette embarcation. Il installa en conséquence un poste à Mokwanghé, y construisit une maison en argile, y établit comme chef un Zanzibarite nommé Osmani, lui laissa sept hommes ainsi qu'un programme des travaux à exécuter, et lui fit faire « frère de sang » avec les chefs des environs.

De Mokwanghe à Banzy le voyage se poursuivit sans encombre. Les chefs, qui avaient tous signé des traités en 1887, arboraient au passage le drapeau étoilé.

A Banzy, l'explorateur arriva quinze jours trop tard pour pouvoir franchir les rapides. Le courant avait une telle force qu'il empêchait les steamers d'approcher à moins de 500 mètres de l'endroit où le fleuve se resserrait entre deux montagnes.

Une première tentative, faite avec l'En Avant, ne réussit pas, un cable jeté au steamer n'ayant pu être saisi à bord Un Bangala faillit se noyer. Les indigènes Sango refusaient tout service. L'A I.A. essayant à son tour fut pris dans les tourbillons. On dut renoncer à un nouvel effort. C'est à ce moment que M. Attar déserta. Il redescendit l'Oubangi dans une pirogue indigène et périt, paraît-il, dans les rapides entre Mokwanghé et Zongo.

Arrêté dans sa marche, Vangèle décida de créer la station de Banzyville, à la grande joie des indigènes, fort avides de perles que l'expédition utilisait en guise de monnaie d'échange. En quelques jours ils vendirent à Vangèle, à des prix dérisoires, près de neuf cents kilos d'ivoire.

M. De Rechter reçut, avec l'A.I.A., le commandement du poste, avec ordre d'y élever une maison en argile, d'y acheter de l'ivoire et de faire franchir le rapide à l'A.I.A. en le halant le long de la rive dès que les eaux auraient suffisamment couvert les rocs.

Avec l'En Avant et la grande pirogue, Vangèle, laissant à Banzy Georges Le Marinel, descendit l'Oubangi avec une cargaison de 123 pointes d'ivoire, d'un poids total de 1,109 kilos, qu'il avait acheté pour 1,220 colliers, 72 mouchoirs, 1 assiette, 43 laitons, 15 sonnettes et un fez. A Mokwanghé, où Osmani avait parfaitement rempli sa mission, il emmagasina cet ivoire, y laissa l'En Avant et gagna Zongo dans la grande pirogue. Ce voyage n'avait duré que huit heures et demie. Il fallut six jours pour le faire au retour.

Au départ de Zongo, Vangèle, accompagné de Busine, à qui il destinait le commandement de Banzyville, emportait avec lui dix caisses de cartouches et toutes les perles restées en dépôt dans ce poste. A son arrivée à Mokwanghé, Vangèle apprit que Le Marinel, tombé malade, allait rentrer en Europe. Il put heureusement se rétablir à Léopoldville et remonta l'Oubangi après quatre mois d'inaction forcée. Le 25 août 1889, Vangèle écrivait de Mokwanghé au Gouverneur Général qu'on lui envoyât un nouvel adjoint, un capitaine de bateau, trois blancs comme chefs de poste éventuels et une centaine de Baugalas pour renouveler son personnel noir.

Le 3 septembre 1889, Vangèle quittait Mokwanghé et allait installer Busine comme chef de poste à Banzyville. De Rechter y avait construit une maison en pisé, un magasin, des habitations pour le personnel noir, des étables. Mais fin septembre, les eaux envahirent la rive et inondèrent le poste, ainsi que le village Ziamba, situé également en aval du rapide.

Proche du fleuve, une pointe rocheuse offrait un endroit propice à l'établissement d'une station hors d'atteinte des eaux. Les noirs s'étaient disséminés un peu partout pour chercher un abri. On attendit la baisse des eaux sur les deux steamers, puis on transféra les habitations de De Rechter à l'emplacement choisi. Vangèle avait fait fabriquer de la chaux avec des écailles d'huîtres de l'Oubangi, en vue de constructions définitives en briques. Il fit sauter de gros blocs de granit pour faciliter l'abordage du steamer et des pirogues et noua avec les indigènes des relations si cordiales que dans toute la région, comme partout où il passa, son souvenir est resté très vivace.

Dans les premiers mois de 1890, les mécaniciens réparèrent les steamers sur le banc de sable en amont du rapide. Le 11 mai, Vangèle quittait Banzyville avec les deux steamers emmenant, outre les soldats, trente indigènes de Banzyville et quatre pirogues. Georges Le Marinel, De Rechter, Gustaffson et Christensen l'accompagnaient.

Après un retard dû au rapide de Cetema (ou Satemo) l'expédition arriva le 29 mai à l'embouchure de la rivière Kotto sur les rives de laquelle habitait Ganda, un prince Sakara. Tous les indigènes riverains dissuadèrent Vangèle d'aller lui rendre visite, disant que c'était un prince fourbe qui convoitait les bateaux et les fusils des blancs. Mais Vangèle persista dans ses intentions.

A trois heures de navigation de la résidence du chef, une pirogue vint à la rencontre des blancs. Elle était montée par le fils de Ganda qui apportait à Vangèle les salutations de son père et un présent de deux pointes d'ivoire. Le fils monta à bord de l'A.I.A. et le soir même Vangèle campait chez Ganda. Il lui envoya le lendemain un présent que le prince noir accepta en lui annonçant sa visite. A la demande de Ganda, les hommes de l'expédition restèrent à bord. Les Sakaras stationnèrent en arrière de la berge, et dans l'espace laissé libre, Vangèle et Ganda, après avoir prononcé des discours solennels, firent l'échange du sang. Ganda fit alors apporter dix pointes d'ivoire, des chèvres, des poules, et pria les blancs de quitter le jour même sa résidence.

On déféra à son désir. Les eaux étant trop basses, il fut impossible de remonter le Kotto ; et les steamers regagnèrent l'Oubangi pour prendre la direction de Yakoma. Il est à supposer que l'installation des blancs à Banzyville et les bons rapports qu'ils entretenaient avec les indigènes avaient produit bonne impression jusque dans la région de l'Ouellé, car les indigènes firent cette fois à Vangèle un cordial accueil.

En arrivant à Yakoma, il avait constaté à sa grande surprise que l'immense agglomération qui couvrait, quelques mois auparavant, la rive droite sur plusieurs milles de longueur avait été évacuée sur la rive gauche de l'Ouellé et sur celle du Kengo-Bomu. Vangèle apprit qu'elle en avait été chassée par leur puissant voisin, le roi Bangasso. Il établit son camp près de l'embouchure des affluents Ouellé et Kengo-Bomu, sur la rive droite de ce dernier. (Plus tard, De Rechter fut chargé d'y construire une grande maison qui fit l'admiration de Bangasso, des indigènes et de Vangèle lui-même.)

Les indigènes, d'abord timides, s'enhardirent. Par l'intermédiaire de ses Sangos de Banzyville, Vangèle entra en relations avec quelques chefs et finit par conclure la paix et signer un traité avec Dayo, le chef A-Bodo qui avait été, en janvier 1887, son plus acharné ennemi. Des échanges de sang eurent lieu entre les blancs et plusieurs chefs Yakomas. Leurs gens venaient offrir leurs services, soit sur les steamers, soit sur les pirogues. L'ivoire affluait si bien que par trois fois, tandis que Vangèle restait au camp pour poursuivre les achats, l'En Avant remorqua jusque Cetema deux grandes pirogues chargées que Georges Le Marinel convoyait ensuite jusque Banzyville.

Entretemps, Vangèle envoyait des émissaires vers Bangasso pour l'engager à conclure un traité d'amitié. La réponse fut favorable et, huit jours plus tard, un bruit de tambours et de trompes d'ivoire annonça l'arrivée du grand potentat nègre.

Précédés d'une musique composée de six flutes, un tambour et six trompes, Bangasso et son frère Lengo marchaient en tête d'une longue file de Sakaras portant, à deux hommes par pointe, des défenses d'ivoire. Pendant que la musique, ayant fait halte, continuait à jouer, Bangasso et son frère présidaient au dépôt de l'ivoire. Quand tout fut en ordre, il dit simplement à Vangèle : « C'est pour vous. » Il y en avait plus d'une tonne.

Les deux chefs étaient vêtus d'une chemise blanche, d'un pantalon en guinée, de coupe turque, d'un veston rouge et d'un fez. Ils traînaient à leur suite une vingtaine de petits chefs. Lengo fit immédiatement acte de vasselage en essuyant avec des feuilles fraîches la sueur qui ruisselait du front de son frère.

Le lendemain, Ganda arriva. Les blancs ne tardèrent pas à constater la puissance du roi nègre. Que

Bangasso, bût, fumât ou éternuât, les chefs, le peuple applaudissaient aussitôt, tandis que jouait la musique. A sa résidence, établie sur le Bomu, toutes les populations riveraines lui apportaient leur tribut en ivoire, chèvres, poules, armes, etc. Les Yakomas insoumis avaient été rejetés sur l'autre rive.

Bangasso avait eu naguère maille à partir avec les Soudanais et leur gardait ressentiment de leur mauvaise foi. Ces Soudanais furent refoulés par un esclave révolté, un Zandé, qui avait pris le nom de Raffei et disposait de 300 Zandés armés de fusils. Il était établi à cinq journées en amont de la résidence de Bangasso, sur la rive gauche de ce fleuve que les Sakaras nomment Kengo et les Yakomas Bomu (dénomination qui a prévalu). Sans être en guerre, Bangasso et Raffei se tenaient dans l'expectative. Aussi Bangasso, désireux de s'assurer un allié puissant en cas de conflit, signa sans difficulté le traité que lui proposait Vangèle. Il conseilla à Vangèle de ne pas rendre visite à Raffei, lequel, au surplus, ne le désirait pas. Le traité assurait aux Belges tout le territoire compris entre le Kotto et le Bomu et une grande partie du bassin de celui-ci jusqu'au 6e degré.

Les Sakaras vendirent individuellement quatre à cinq tonnes d'ivoire contre de petites perles blanches. Bangasso ne consentait, lui, à troquer son ivoire que contre des fusils, de la poudre, des capsules. Vangèle lui promit d'en référer à son gouvernement — et il écrivit à Bruxelles dans ce sens — mais il exigea qu'aux pointes d'ivoire, Bangasso joignit des esclaves. Vangèle les libérait, les enrôlait et se créait ainsi une petite troupe qui pût compenser à la longue l'insuffisance de son contingent officiel pour le service des divers postes et la garde de sûreté des steamers. Il parvint de la sorte à grouper, rien qu'à Yakoma, en

septembre 1891, une troupe de 150 hommes exercés à la manœuvre et au maniement des armes.

Vangèle ayant manifesté le désir de posséder un petit éléphant vivant, Bangasso en fit capturer deux, dont l'un mourut en route. L'autre fut, dès son arrivée, l'objet des plus grands soins ; mais la seconde nuit il fut attaqué par des fourmis qui s'introduisirent dans sa trompe et dans sa gorge et l'étouffèrent.

Comme les eaux avaient monté et permettaient une navigation pratique, Vangèle prit congé de Bangasso, à qui il promit de lui rendre visite à sa résidence dès son retour.

Il remonta l'Ouellé, dont les rives étaient fort peuplées. A partir de Gembele (23° de longitude), une série d'obstacles l'obligea à faire stationner les deux steamers à l'île de Banipa sous la garde de De Rechter. Lui-même, en pirogue, poussa avec Le Marinel aussi loin que possible.

Après les deux premières lignes de rapides, la navigation était devenue très dangereuse. La chute de Mowunga, profonde de trois à quatre mètres, arrêta net les deux explorateurs.

Ils achetèrent aux indigènes une tonne d'ivoire, rejoignirent les steamers après deux jours d'absence et rentrèrent au camp de Bomu, chez les Yakomas. Vangèle envoya l'ivoire à Banzyville, puis remonta le Bili en pirogue avec Le Marinel, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une chute. Ils passèrent ensuite dans le Bomu et après une journée de navigation, ils durent stopper devant la chute de Coni et un groupe de rapides auxquels Vangèle donna le nom de cataractes Hanssens.

Ils regagnèrent le campement à Yakoma où Bangasso, prévenu de leur retour, vint bientôt les rejoindre, apportant dix pointes d'ivoire, un chimpanzé

femelle, un fourmilier de 45 kilos, des chèvres, des poules, du miel, etc.

On décida de lui rendre sa visite. C'est Bangasso qui traça sur le sable le plan de marche. Vangèle et Le Marinel, accompagnés de quinze Zanzibarites, devaient se rendre en pirogue à la chute de Coni, descendraient au village de Wango, et après une marche de quatre heures sur la rive droite, seraient conduits en pirogue à la résidence royale.

« Pendant ce voyage », déclarait Vangèle dans un de ses rapports, « j'ai pu m'assurer de la puissance réelle de Bangasso. En deux jours de temps, une voie de quatre mètres était construite à notre intention; les herbes étaient coupées, des arbres abattus sur des ruisseaux servaient de ponts, des pirogues étaient prêtes pour le passage des cours d'eau. Partout le nom de Bangasso était un talisman qui mettait les indigènes littéralement à nos pieds. Les vivres nous étaient fournis en abondance. Les Zanzibarites recevaient des plats tout préparés. A Monoboungou, je rejoignis le Roi.

» Bangasso préférait la voie de terre; mais je voulais reconnaître la rivière, et une grosse et grande pirogue, montée par vingt-quatre pagayeurs A-Zien, fut mise à ma disposition. Je ne pris avec moi que quatre Zanzibarites. Les autres allèrent grossir le cortège royal, dont le défilé couvrait presqu'un mille. De Monoboungou jusqu'à la résidence, le voyage prit trois jours. De tous ceux que j'ai entrepris, c'est celui qui m'a laissé le plus de sensations pour les obstacles que j'aurais cru insurmontables et que mes pagayeurs A-Zien ont cependant franchi.

» Le premier jour, la navigation fut facile. Les pagayeurs, de temps en temps, s'arrêtaient à des villages où on leur passait, sur l'ordre de Bangasso, des

plats tout préparés, après quoi, ils se remettaient à pagayer aux bruit de deux tambours. Le lendemain, un des plus anciens vint me trouver et me dit que plus haut le fleuve était infranchissable. Il mentait évidemment. Je lui répondis que j'allais faire prévenir Bangasso et qu'ils auraient tous la tête tranchée. Changement magique. Ils nous supplièrent de partir, disant qu'ils avaient voulu plaisanter, et après quelque résistance de ma part, nous nous remîmes en route.

» Cette deuxième journée de navigation restera inoubliable. Rapides et chutes se succédaient sans interuption. Pendant quatre heures ce fut une lutte formidable. Dix indigènes étaient armés de longues perches (six à l'avant, quatre à l'arrière), deux battaient constamment le tambour. Les autres pagayaient ou sautaient dans l'eau écumante sur un roc pour alléger ou pousser l'embarcation. Une seule fois nous avons embarqué de l'eau. Toutes ces manœuvres étaient exécutées avec un ensemble remarquable et d'autaot plus surprenant qu'il n'y avait pas de chef. Tous criaient, et le bruit constant des deux tambours s'ajoutait au bruit infernal de l'eau mugissante. Au début, à quoi bon le nier? je n'étais pas à mon aise, mais la confiance en notre équipage devint si grande que nous pûmes admirer en toute tranquillité ce travail peu ordinaire.

» Le troisième jour de navigation fut calme. Nous arrivons à l'embouchure d'une rivière appelée Bali, formée, paraît-il, de trois petits cours d'eau. C'est là qu'habite Lengo, le frère de Bangasso. Nous entendons bientôt des chants et une musique. C'est Bangasso, arrivé par terre, qui s'embarque sur une énorme pirogue contenant 80 personnes. D'autres pirogues, auxquelles nous nous joignons, lui font cortège. Nous arrivons vers 5 heures du soir. La berge a été appro-

priée, le drapeau bleu étoilé flotte au haut d'un grand mat, la musique joue, le peuple acclame, la pirogue royale s'arrête, toutes les autres, dans une course folle, défilent deux fois devant elle, et nous débarquons.

» Au débarcadère ne sont élevées que quelques maisons. La ville est construite à 300 mètres en arrière. Une belle route y conduit. Le Roi, précédé de sa garde, marche en tête suivi par un petit escadron bien vivant : ce sont ses filles, celles qui doivent rester célibataires parce qu'aucun prince n'est assez grand pour aspirer à leur main.

» Le cortège débouche bientôt sur une immense place rectangulaire au milieu de laquelle s'élève un grand hall où l'on se réfugie en cas de mauvais temps pour continuer les jeux. Le long des quatre faces de la place sont rangés en position deux mille guerriers dont le bouclier touchant terre est tourné au dehors, laissant voir deux trombaches identiques et superposées, reluisantes de propreté. Au centre de la place, face à la demeure royale, trente soldats Zandé, à l'allure fière, aux traits intelligents tirent des salves à notre arrivée. »

Le cortège s'arrêta devant l'habitation de Bangasso. On offrit aux blancs de la bière de sorgho, puis on les conduisit aux maisons qui leur avaient été réservées.

Le soir, Bangasso leur rendit visite sans apparat, avec deux hommes d'armes, une épouse et son escadron féminin. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, on discuta en buvant du sorgho et en fumant des pipes. La conversation avait lieu en langue arabe et non banloue, par l'intermédiaire des Zandés et de trois Zanzibarites.

Il fut convenu que Vaugèle installerait chez Bangasso un poste de cinq hommes, contre cinq esclaves

que Vangèle libéra pour en augmenter son contingent. Tout l'ivoire disponible serait échangé contre des fusils, des capsules, de la poudre, de même que des esclaves.

Faute de perles, c'est-à-dire d'argent, Vangèle ne put remonter le Bali ni pousser plus haut dans le Bomu. Il regagna le camp de Yakoma. L'alliance avec Bangasso lui avait donné un prestige considérable chez toutes les peuplades de la région. Une station fut fondée chez les Yakomas à l'embouchure du Bomu.

Vangèle descendit à Banzyville avec Le Marinel, laissant De Rechter à Yakoma comme chef de poste.

Quelques semaines plus tard, il remontait à Yakoma où il apprit par les indigènes qu'un blanc était installé sur l'Ouellé, au-dessus des cataractes. Il s'en informa auprès de Bangasso qui lui confirma le fait. Un blanc résidait chez le chef Djabir, dont le nom désignait aussi la localité.

Vangèle résolut de s'y rendre par terre, car en amont du territoire des Gembele des populations interdisaient tout passage sur le fleuve. Il obtint de Bangasso dix hommes, comme guides et porteurs, et emmena avec lui dix Zanzibarites. Il passa le Bomu, suivit une direction S.-S.E. qui lui permettait d'éviter tout village, traversa le Gungu, puis le M'Bili, et après huit jours de marche, atteignit l'Ouellé, en amont de la chute de Mowunga.

Là il obtint aisément des populations amies quelques pirogues et des pagayeurs qui le convoyèrent vers Djabir. Mais avant d'atteindre le terme de son voyage, il eut la grande joie de serrer la main de son excellent ami, le lieutenant Milz qui, ayant appris sa venue par des indigènes, s'était porté à sa rencontre. Ils entrèrent ensemble à Djabir où se trouvait le lieutenant Dejaiffe.

Milz ayant mis Vangèle au courant des incursions des Arabes des Falls qui razziaient et incendiaient les villages, une expédition fut décidée. Après cinq jours de navigation, ils arrivèrent près de la M'Bima. Ils y apprirent que les Arabes se proposaient d'attaquer Malangi, au sud de l'Ouellé. Ils s'y portèrent aussitôt, mirent les Arabes en déroute et les poursuivirent pendant six jours, dans la direction du Rubi.

Atteint d'un accès de fièvre, Vangèle dut abandonner la poursuite et reprit la route de Djabir où il arriva le 7 janvier 1891. Milz l'y rejoignit bientôt. Djabir ayant affirmé à Vangèle qu'il pouvait regagner Yakoma par le fleuve, celui-ci tenta l'aventure avec succès, jusqu'aux chutes de Mowunga. Là, malgré les assertions optimistes des indigènes, il préféra tourner l'obstacle par voie de terre.

Arrivé chez les Gembele, il reçut un accueil d'une exubérance parfois gênante, à laquelle il se déroba par une descente rapide en pirogue. Deux heures après, il montait à bord de l'A.I.A. qui l'attendait et rentrait à Yakoma.

Il y trouva son expédition dans une complète pénurie de marchandises. L'achat des vivres, de l'ivoire, la libération des esclaves dont Vangèle formait son contingent avait épuisé les magasins. Malgré ses demandes réitérées de perles, de fusils, aucun ravitaillement ne lui avait été expédié.

Vangèle décida alors de descendre sur l'A.I.A. à Léopoldville, ramenant avec lui De Rechter malade et Hanolet dont le terme de service était expiré. Le pauvre De Rechter mourut en route, pendant la nuit, entre Vangèle et Hanolet. Ses dernières paroles furent un adieu à sa mère. On l'enterra à Bonandza-Mondzaka, poste français établi sur la rive droite en aval de Zongo.

Plus tard, à la demande de sa mère, il fut exhumé et transporté au cimetière de Léopoldville.

A Léopoldville, Vangèle eut enfin l'explication du silence par lequel l'administration de l'État Indépendant avait accueilli ses diverses demandes de réquisitions. Renforts d'hommes, armes, munitions, vivres, marchandises, tout avait été réservé à l'expédition Van de Kerckoven. A Léopoldville, les magasins étaient vides. Vangèle y trouva pourtant ce qu'il désirait par dessus tout : un stock de fusils à piston dont on ne savait que faire. C'était précisément ce que réclamait avec le plus d'insistance Bangasso, qui « n'étant pas une femme », disait-il, n'avait pas besoin de perles. Il avait même fait cadeau à Vangèle de son bonnet garni de perles.

Vangèle profita de son séjour à Léopoldville pour se rendre à Brazzaville, sur l'autre rive du Pool, afin d'y saluer le résident français. Il y apprit qu'une mission française, commandée par l'administrateur de première classe Galliard, accompagné d'un gentilhomme de vieille souche, le comte de Pomayrac, allait se rendre dans la région de l'Oubangi.

Ayant terminé ses approvisionnements autant que le permettaient les ressources de Léopoldville, Vangèle fit convoyer les fusils jusqu'à Zongo par le Stanley. A Zongo, il retrouva l'A. I. A. et la grande pirogue et rejoignit Yakoma. Bangasso, prévenu, arriva aussitôt. Grâce aux fusils à piston, les vivres, l'ivoire arrivèrent en abondance.

Dans le courant de septembre 1891, la mission Gaillard arriva à Yakoma. Elle avait subi à Banzyville un véritable désastre. Le rapide atteignait à ce moment son maximum d'impétuosité. Le mécanicien français, voulant à tout prix tenter le passage, força la pression et se lança vers l'amont. Le petit steamer, le Balay,

partit comme une flèche, se ralentit, puis stoppa. Pris par le travers, il fut renversé et sombra.

Le Sierra-Léonais Moyzes Daniel, qui commandait à ce moment le poste belge de Banzyville, se porta au secours des naufragés. Il parvint, après beaucoup d'efforts, à sauver trois noirs, mais le mécanicien blanc et les autres noirs de l'équipage furent noyés et le steamer irrémissiblement perdu. A la demande de Gaillard et du comte de Pomayrac, Moyzes Daniel leur avait fourni une pirogue qui leur avait permis de gagner Yakoma.

M. Gaillard confia à Vangèle son intention de se rendre dans le Bomou pour y faire des observations de position. On lui fournit en communication la liste des positions en latitude et longitude déjà relevées, et quelques jours plus tard, les explorateurs eurent la satisfaction d'apprendre que leurs calculs étaient d'accord avec ceux de la mission française, sauf, prétendait M. Gaillard, une légère différence en latitude, ce qui ne laissa pas de les étonner.

La mission se rendit ensuite dans le Bomu, Vangèle ayant assuré qu'elle n'y rencontrerait aucune hostilité. Les faits lui donnèrent raison ; mais on apprit plus tard que MM. Gaillard et de Pomayrac n'avaient pu entrer en relations avec les indigènes, ceux-ci ayant abandonné leurs villages pour se réfugier dans les bois.

Ne pouvant se ravitailler, la mission avait dû battre en retraite. Au lieu d'aller retrouver Vangèle, qui l'avait invitée à dîner pour le jour du retour, elle établit son campement à huit cent mètres de la station belge. Deux jours après, M. Gaillard s'excusait par lettre de n'avoir pas répondu à son invitation, en prétextant qu'il avait dû soigner son compagnon, atteint d'un accès de fièvre.

La mission française poursuivit sa route. Quelque temps après, Vangèle était avisé de ce qu'un nouveau désastre l'avait presque complètement anéantie

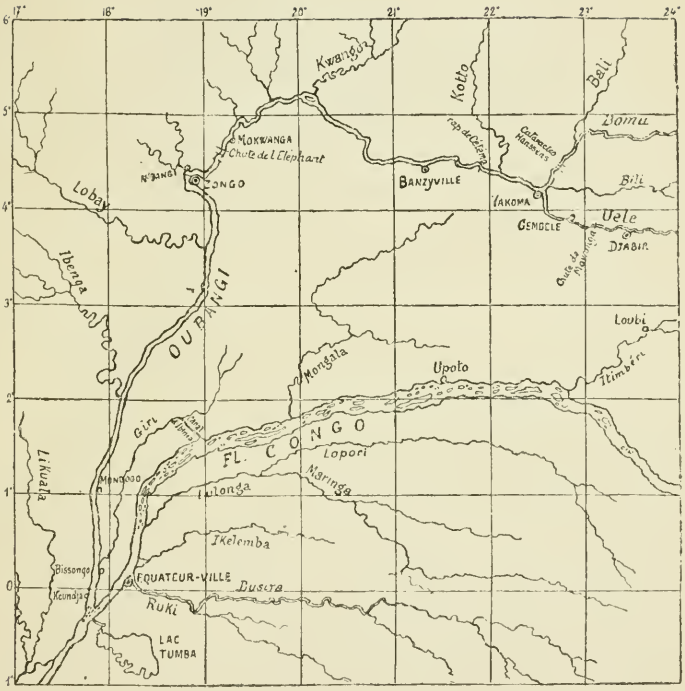
Le comte de Pomayrac, accompagné de quinze soldats sénégalais explorait en pirogue la rivière Kotto qui sépare les territoires des Sakaras et des Boubous, deux peuplades ennemies et très belliqueuses. Les Sakaras, avec lesquels Vangèle avait passé un traité d'amitié et de cession de territoire, reçurent le comte de Pomayrac avec bienveillance, mais les Boubous, en raison même de ce bon accueil, lui marquèrent une franche hostilité Au lieu de s'abstenir de tout contact, de Pomayrac provoqua les indigènes en débarquant avec ses quinze hommes. La petite troupe fut aussitôt assaillie, et malgré une défense héroïque qui causa à l'ennemi de fortes pertes, l'explorateur français et ses noirs furent massacrés et mangés par les Boubous.

* * *

Vangèle avait occupé tout le territoire de la rive droite de l'Oubangi depuis Kotto, l'hinterland de cette partie du fleuve et la totalité du bassin de l'Ouellé. Ayant ainsi complété sa mission, Vangèle, après quarante mois de travail, remit le commandement au capitaine Georges Le Marinel et s'embarqua à Banzyville sur l'Auguste Beernaert que Camille Delcommune venait d'y amener, mais qui n'avait pu franchir le rapide.

A Léopoldville, le capitaine Vangèle rencontra le Gouverneur Général Baron Wahis et rentra en Europe à la fin de 1891.

Dès son retour à Bruxelles, le Roi, voulant reconnaître ses éminents services, le nommait officier d'ordonnance attaché à Sa Maison Militaire.


17°
18°
19°
20°
21°
22°
23°
24°
6°
5°
4°
3°
2°
1°
0°
1°
Kwango
Kotto
Bali
Bomu
Mokwanga
Chute de l'Elephant
N'Gangi
Congo
Banzyville
Cataractes Nimbers
Bili
Lobay
Iakoma
Gemgele
Uele
Djabir
Ibenga
OUBANGI
Loubi
Mongata
Upoto
Itimbiri
Giri
Lulonga
FL. CONGO
Lopori
Maringa
Lindi
Mondongo
Lulonga
Ikelemba
Dissonga
Keundja
EQUATEUR-VILLE
Busira
Ruki
LAC TUMBA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

orm L9–50*m*-4,'61(B8994s4)444

THE Library
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES